Sken&graphie

Coulisses des arts du spectacle et des scènes émergentes

4 | Automne 2016
Médée à l'opéra

« Le rire est le meilleur remède contre la peur ». Constantin Bogomolov, « enfant terrible » de la scène russe

Christine Hamon-Sirejols

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1321>

DOI : 10.4000/skenographie.1321

ISSN : 2553-1875

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 169-177

ISBN : 978-2-84867-584-8

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Christine Hamon-Sirejols, « « Le rire est le meilleur remède contre la peur ». Constantin Bogomolov, « enfant terrible » de la scène russe », *Sken&graphie* [En ligne], 4 | Automne 2016, mis en ligne le 05 juillet 2017, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1321> ; DOI : 10.4000/skenographie.1321

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Presses universitaires de Franche-Comté

« Le rire est le meilleur remède contre la peur ». Constantin Bogomolov, « enfant terrible » de la scène russe

Christine Hamon-Sirejols

- ¹ Le 16 avril 2015 paraissait dans le journal *Le Monde* un article relatant un événement récent. Une immense banderole avait été placardée à Moscou, face au bâtiment du ministère de la culture, pour interpeller les pouvoirs publics d'un agressif : « Avons-nous besoin de cette culture ? » et dénoncer, photos à l'appui, quatre artistes : le galeriste Marat Guelman et trois metteurs en scène – Kirill Serebrennikov pour s'être « moqué des icônes » dans un récent *Coq d'or*, Timofeï Kouliabine pour son *Tannhäuser* jugé blasphématoire et Constantin Bogomolov pour avoir « offensé les bonnes mœurs » dans son *Mari idéal*. Cette manifestation revendiquée par un collectif dont les membres demeurent anonymes serait de peu d'importance si ce groupe qui signe « Glavplakat » n'avait pris l'habitude de dénoncer par ce biais tous les opposants au régime accusés de former une « cinquième colonne » chargée par l'Occident de déstabiliser la sainte Russie. Le fait que le portrait de Boris Nemtsov, l'opposant assassiné en février 2015, ait fait l'objet d'un pareil traitement peu de temps avant sa mort pouvait susciter une légitime inquiétude.
- ² Constantin Bogomolov pour sa part ne semble pas s'en être beaucoup inquiété, habitué qu'il est aux attaques qui pleuvent depuis quelques années sur ses spectacles dénoncés par les réactionnaires de tous bords : partisans de Poutine, ultra-orthodoxes, défenseurs de l'ordre moral, etc. Il est vrai que la culture est depuis quelques temps sous haute surveillance en Russie et soumise à toutes sortes d'interdits qui peuvent faire sourire en France mais qu'il peut s'avérer dangereux d'outrepasser. C'est ainsi qu'il est non seulement défendu de faire l'« apologie » de l'homosexualité – ce dont les journaux occidentaux se sont largement fait l'écho – mais aussi d'employer des jurons dans la

presse, au cinéma et sur scène, aussi bien que d'y parler le *mat*, l'argot venu des camps si largement utilisé dans la littérature russe de la fin du XX^e siècle. À l'instar du chef de l'État, l'art se doit d'être « correct » en toutes circonstances, ce dont ne manque pas de se moquer la blogosphère aussi bien que le monde artistique. Cependant, les seuils de tolérance varient suivant le lieu et le moment et, si de nombreux spectacles bravent l'interdit de la nudité dans des espaces de représentation un peu marginaux, la critique de l'église ou l'évocation de l'homosexualité sont très mal tolérées dans des lieux plus officiels. Il en va ainsi du Théâtre artistique de Moscou, monument de la culture russe fondé par Stanislavski et dirigé actuellement par Oleg Tabakov, artiste du peuple de l'URSS, acteur émérite, découvreur de talents, mais aussi soutien de Poutine aux dernières élections. Comment dans un tel contexte, un spectacle comme *Un mari idéal* a-t-il pu voir le jour en février 2013 ? C'est sans doute l'un des paradoxes de la Russie qu'il ait été toléré comme le furent autrefois les spectacles de Lioubimov à la Taganka. Mais cet état de choses ne pouvait pas durer et *Les Karamazov*, production suivante de Bogomolov au Théâtre artistique en novembre de la même année, ont dû subir des coupes avant d'être autorisés par la direction, entraînant peu après le départ du metteur en scène. Cela n'a pas empêché *Un mari idéal*, nommé à peu près dans toutes les catégories pour le célèbre *Masque d'or* de 2014 (mais couronné seulement du prix de la critique), d'être invité au festival de Gwangju en septembre 2015 à côté d'autres spectacles de Wilson, Régy, Marthaler, Kentridge, etc., et aux Wiener Westwochen au printemps 2016. Espérons que cette reconnaissance internationale serve de paratonnerre au metteur en scène pour quelque temps...

Une reconnaissance artistique marquée par les scandales

- 3 Le nom de Bogomolov, encore presque inconnu en France, ne défraye vraiment la chronique en Russie que depuis quatre ou cinq ans. Il est considéré comme l'un des plus grands de sa génération. Né en 1975, fils d'un critique de cinéma célèbre, Constantin Bogomolov a tout d'abord fait des études de littérature et commencé une thèse avant d'entrer au GITIS dans la classe de Gontcharov. Il en est sorti en 2003, a mis en scène quelques spectacles à Moscou et en province, puis a été engagé dans le studio théâtre de Tabakov, la « Tabakerka », véritable pépinière de talents où il a rencontré plusieurs des acteurs qui l'accompagnent aujourd'hui parmi lesquels sa femme Daria Moroz. Nominé en 2010 au *Masque d'or* pour *Le Fils aîné*, il s'est vraiment fait remarquer l'année suivante avec *Wonderland 80* d'après Lewis Carroll et Serge Dovlatov. Mais le premier choc critique est sans doute lié à sa mise en scène de *Lear Comédie* d'après Shakespeare au théâtre l'Abri des comédiens, à Saint-Petersbourg en 2012. Dans ce spectacle qui connut un rapide succès en Pologne au festival Shakespeare, puis au festival Da!da!da! de Varsovie en 2014, *Lear/Staline*, rongé par le cancer, était interprété par une femme, l'étonnante Roza Khairullina, visage émacié, cheveux blancs en brosse, voix cassée de fumeuse, gestes rares et tranchants, qui depuis 2009 joue dans presque tous les spectacles de Bogomolov. Régane, Goneril et Cordélia étaient jouées par des hommes. *Lear* et *Edgar* (présenté comme juif) étaient internés dans un asile soviétique destiné aux opposants politiques, mais à la fin de la pièce, *Lear* reprenait le pouvoir grâce à l'intervention de sa fille Cordélia, arrivée en Russie à la tête d'un régiment de SS commandé par son mari. Bogomolov expliquait à cette époque que stalinisme et nazisme étaient pour lui les deux fléaux qui avaient

également imprimé leur marque funeste sur l'Europe et généré le cynisme désespéré du monde contemporain. Déjà dans ce spectacle, le metteur en scène avait truffé le texte de Shakespeare de passages empruntés à Paul Celan, à Nietzsche, à Chalamov, à un poète juif de Czernowitz, mais aussi de textes médicaux sur la psychiatrie punitive soviétique ou « l'immortalité » des cellules cancéreuses, car Roza Khairullina ne jouait pas seulement Lear et Staline, elle jouait aussi le cancer qui rongait le roi et son pays, cancer dont Cordélia et son époux nazi prétendaient le débarrasser. Ainsi renvoyés dos à dos, les personnages multiples de cette sombre comédie se retrouvaient au finale, situé après la guerre, pour un repas mêlant sans distinction vivants et morts, dans un monde dont Dieu serait pour l'éternité absent.

- 4 Si la complexité de ce collage laissa nombre de spectateurs perplexes, la mise en scène de *L'Année où je n'étais pas né* d'après une pièce de Victor Rozov suscita une franche polémique. L'action s'y déroulait dans l'appartement d'un puissant membre du parti dont les pièces étaient surveillées en permanence par des caméras figurant le regard de l'enfant avorté observant sa famille trente-six ans plus tard. Dans ce dispositif de *reality show*, les non-dits et les mensonges s'exhibaient sur les écrans en gros plans silencieux montrant clairement la faillite du post-communisme symbolisée par le strip-tease final d'une jeune pionnière sur fond de défilé patriotique le Jour de la Victoire.

***Un mari idéal* : une tumultueuse consécration**

- 5 Après le scandale suscité par cette représentation métaphorique du cynisme de la Russie nouvelle, la possibilité d'une collaboration avec le très officiel Théâtre artistique semblait bien compromise. Cependant, Bogomolov reçut l'autorisation de monter *Un mari idéal*. Sans doute voyait-on mal quel traitement iconoclaste il allait pouvoir faire subir à la pièce d'Oscar Wilde. Dans un pays de grande tradition théâtrale, mais très peu réceptif à l'esthétique du théâtre allemand contemporain (les spectacles de Castorf y ont été mal accueillis), il était difficile d'imaginer pareil traitement de la pièce anglaise. Bogomolov avait en effet choisi d'associer l'intrigue d'*Un mari idéal* avec celle du *Portrait de Dorian Gray*, de les assaisonner d'extraits de Tchekhov et de Shakespeare, de références à Tarantino, et de transposer le tout dans la Russie contemporaine. Le héros devient ainsi le puissant ministre Robert Ternov, ex-mafieux marié à une oligarque et Dorian Gray, le président de la Russie qui arbore la couronne des tsars et fait réaliser son portrait par un peintre célèbre afin de conserver éternellement jeunesse et pouvoir. Quant au crime jadis commis par le héros, un délit d'initié qui fait l'objet d'un chantage dans la pièce de Wilde, il devient la relation homosexuelle qu'entretient en secret Robert Ternov avec Lord, ancien gangster, devenu star de la *pop music*. Ce dernier, interprété par l'étonnant Igor Mirkournabov, s'identifie facilement au chanteur Philipp Kirkorov dont l'acteur reprend de nombreux « tubes ». De son côté Gertrude, la femme de Ternov, vêtue d'un jogging blanc décoré des armoiries rouge sang de la Russie impériale et portant le même motif tatoué sur le corps, évoque nettement Alina Kabaieva, championne olympique de gymnastique devenue femme politique et présumée maîtresse de Vladimir Poutine. Ajoutez à cela l'introduction de plusieurs personnages : le pope Artem, fidèle ami de Ternov et de Dorian Gray qui les accompagne partout y compris pour skier (à Sotchi ?) et qui prie à genoux devant une femme nue crucifiée, le « dernier intellectuel » qui voudrait conseiller Dorian Gray mais qui se fait tuer par lui, deux jumeaux clones d'Andy Warhol et les élégantes « Trois sœurs », bien arrivées à Moscou en provenance de Rostov, Minsk et

Toula, qui devisent dans le très chic « café Vogue » de leur désir irrésistible de travailler, et vous aurez une idée du maelstrom provocateur dans lequel Bogomolov embarque son public quatre heures trente durant. Tout y passe : le tandem Poutine-Medvedev traité comme un couple homosexuel très uni (dont l'amour est même célébré au finale avec des extraits de *Roméo et Juliette*), la mise en scène permanente du pouvoir et l'obsession présidentielle d'apparaître toujours plus jeune et plus sportif dans les médias, l'omniprésence du clergé orthodoxe, le moralisme étroit infligé à la société, mais aussi tous les mythes sur lesquels s'appuie la Russie nouvelle qui vont de la récupération de Tchekhov à l'exaltation des Romanov en passant par le sport, objet d'un culte national permanent. Dans une interview donnée en 2013 à la revue *Snob*, Bogomolov explique que le théâtre doit rompre avec le modèle de « cathédrale de l'art » et revenir à ses origines carnavalesques, jouer du grotesque et du travestissement afin de mieux parler du monde contemporain. *Un mari idéal* est bien l'éclatante démonstration de ce programme artistique. Un programme que le metteur en scène a poursuivi dans *Les Karamazov*, puis dans *Boris Godounov* monté au Théâtre du Lenkom auquel il est associé depuis son départ du Théâtre artistique.

L'art de « faire rendre gorge » aux classiques

- 6 L'adaptation du roman de Dostoïevski aurait pu paraître plus sage dans la mesure où Bogomolov semblait renoncer au collage de textes allogènes, mais c'était pour mieux recourir à d'autres effets choc reposant sur l'image et le son. Dans cette nouvelle adaptation, le roman dont l'intrigue et des pans entiers de dialogues étaient conservés se transformait en une peinture très noire de la Russie profonde, violente et obscurantiste, soumise à l'emprise d'une religion dont l'hypocrisie éclatait sur l'écran géant à travers les discours lénifiants du frère Zossim. En projetant des commentaires ironiques rédigés dans le style des contes de fée, en modifiant les voix des acteurs, en truffant le spectacle de célèbres romances populaires ou d'extraits de Nick Cave et de Queen en total décalage avec l'action, en jouant d'images scéniques violentes évoquant *Orange mécanique*, Bogomolov faisait du roman de Dostoïevski une sorte d'évangile noir comme le décor et les costumes, une peinture sombre et amère de la Russie d'hier et d'aujourd'hui sur laquelle triomphait au finale l'inquiétante figure du diable interprété par Igor Mirkourbanov. Cette relecture de Dostoïevski n'était pas de nature à satisfaire le public du plus officiel théâtre de Russie et Bogomolov fut prié d'apporter quelques modifications au spectacle. Cela retarda la première, mais n'empêcha pas le scandale.
- 7 Dans *Boris Godounov* créé en 2014, Bogomolov s'attaquait à un autre monument de la culture russe. La pièce de Pouchkine offrait bien sûr l'occasion de parler du pouvoir et de son usurpation, cette fois dans un élégant décor *high tech* où les nouveaux maîtres du Kremlin s'adonnaient à d'interminables beuveries, mais aussi la possibilité de poursuivre un démontage des mythes de la culture nationale à travers la projection sur grand écran d'images très « kitsch » de la campagne russe ou encore la reproduction de tableaux célèbres des « Peintres ambulants ». Insérés dans le décor, des écrans plasmas montraient quant à eux en gros plans les acteurs filmés en direct, mais aussi des images de publicité ou d'actualités télévisées comme celles de la prise de pouvoir de Poutine en 2012 où l'on pouvait voir le cortège circuler dans les rues désertes de Moscou au moment du couronnement du faux tsarevitch Dimitri, interprété par Igor Mirkourbanov. Le parallèle était d'autant plus saisissant que Bogomolov avait auparavant eu recours à un procédé

destiné à « taper rythmiquement » sur les nerfs des spectateurs¹. Durant de longues minutes, sur la scène vide et dans un silence total, le public voyait se succéder sur les écrans plasma différents messages : « le peuple se rassemble sur la place », « ils attendent patiemment », messages longuement projetés et dix fois répétés jusqu'à ce que les spectateurs crient leur impatience. Mais quelle meilleure actualisation aurait-on pu trouver de l'énigmatique formule finale de Pouchkine, au moment de la prise de pouvoir de l'usurpateur : « le peuple se tait » ?

Consécration internationale et nouveaux projets

- 8 Si les spectacles de Bogomolov se distinguent aujourd'hui dans le paysage théâtral russe par leur lucidité politique et leur audace, c'est aussi parce qu'ils témoignent d'une inventivité formelle constante qui présente de nombreuses affinités avec le théâtre d'Europe occidentale, notamment celui de Warlikowski, tout en s'inscrivant dans une tradition satirique bien ancrée dans le théâtre populaire. Le collage/montage de textes de toutes sortes, les références à la culture pop, les accents *trash* de certains passages, les scénographies toujours confiées à Larissa Lomakina qui évoquent souvent celles de Malgorzata Szczesniak², l'usage fréquent de l'écran géant ou des écrans multiples montrent bien que Bogomolov regarde beaucoup du côté de la Pologne et de l'Allemagne où il a été plusieurs fois invité, mais il a su donner à ses spectacles un accent original en mettant l'histoire contemporaine de la Russie au cœur de sa réflexion critique. Il a également réussi à regrouper autour de lui des personnalités qui tranchent sur celles des acteurs issus des écoles traditionnelles russes. À côté de sa femme Daria Moroz, actrice du Théâtre artistique et pur produit d'une formation classique, il a rassemblé des acteurs comme Roza Hairoullina, venue du Théâtre pour la jeunesse de Kazan, qui a développé un art étonnant de la présence muette sur scène ou encore Igor Mirkourbanov, formé comme chef d'orchestre au conservatoire de Novorossisk, entré ensuite au Gitis dans la classe de Gontcharov, membre dès sa fondation en 1992 du théâtre Gesher de Tel Aviv où il joua six ans durant en russe et en hébreu – un acteur capable de jouer d'une palette vocale très riche et de déployer sur scène une énergie de rocker, aussi bien que de se tenir longuement immobile, affalé en robe de bure dans un coin de la scène, attendant son heure telle une araignée géante, dans le rôle du jeune moine usurpateur du trône impérial.
- 9 Outre l'inventivité constante de la mise en scène, c'est en effet la direction d'acteurs qui est le plus souvent remarquée dans les spectacles de Bogomolov. Le fait qu'il demande à ses comédiens de ne pas incarner un personnage mais de jouer des situations, de créer des ruptures de jeu, de construire un rythme est un peu déstabilisant pour des acteurs formés à une approche psychologique des rôles au Gitis ou à l'école du Théâtre artistique ; néanmoins cette approche commence à devenir familière à travers les productions d'artistes comme Ostermeier, Nekrosius, Warlikowski, Perceval, invités ces dernières années à montrer leurs spectacles à Moscou, ou à mettre en scène des acteurs russes dans des reprises ou des créations originales.
- 10 Ainsi se constitue peu à peu une jeune garde théâtrale davantage tournée vers l'Europe occidentale, alors que la génération précédente, celle des Fomenko ou des Dodine avait plutôt servi de référence en Occident (en France du moins) au cours des décennies antérieures. À l'heure où j'écris cet article, Constantin Bogomolov, après avoir présenté plusieurs mises en scène à l'étranger semble vouloir se tourner vers le cinéma. En

septembre 2013, il a présenté au théâtre Maly de Vilnius un montage de textes d'Euripide centré sur *Iphigénie en Aulide* et intitulé *Mon Père Agamemnon*, spectacle dans lequel il dénonce la violence des pères et le sacrifice des enfants (et particulièrement des filles) comme fondement de la civilisation judéo-chrétienne. En janvier 2014, il a monté *Ice*, une adaptation du roman de Sorokine au théâtre national de Varsovie. Il a également mis en scène *Platonov* au théâtre Stary de Cracovie en décembre 2015, faisant jouer les rôles d'hommes par des femmes et inversement – toujours avec l'intention de dénoncer le sort réservé aux femmes dans la société occidentale et, en avril 2016, *Un mois à la campagne* de Tourguéniev au théâtre de Lipaja, en Lituanie. Parallèlement, il mettait en scène au Lenkom *Le Prince*, une adaptation de *L'Idiot* de Dostoïevski dont il assurait le rôle principal et jouait dans *Machine Müller* mis en scène par Kirill Serebrennikov. Ce retour au travail d'acteur marquerait-t-il une nouvelle étape dans la parcours de Bogomolov ? Cela paraît peu probable car il lui est déjà arrivé de reprendre des rôles dans plusieurs de ses spectacles.

- 11 En revanche, son intérêt croissant pour la vidéo semble l'avoir mis sur la voie du cinéma. Il annonce en effet pour 2017 la sortie de *Nastia* d'après une nouvelle de Sorokine et le tournage d'un autre film tiré de sa mise en scène de *L'Année où je n'étais pas né*. Mais le récit de Sorokine décrivant le festin anthropophage auquel se livrent les parents et les proches d'une jeune fille, victime consentante d'un sacrifice rituel, suscite déjà des réactions. Comme il y a peu dans *(A)pollonia* de Warlikowski, le motif du sacrifice revient chez Bogomolov en métaphore du mal qui, sous couvert de religion, gangrène la société occidentale. Une lecture des mythes fondateurs qui n'est pas du goût de tout le monde.
- 12 À la fin du mois d'août 2016 des activistes orthodoxes ont en effet demandé l'interdiction du film. Difficile de dire aujourd'hui ce qu'il adviendra de *Nastia*. Du moins pouvons-nous souhaiter que Bogomolov puisse un peu desserrer l'étau politique qui contraint ses recherches et que le public français ait prochainement l'occasion de découvrir le travail de cet artiste à bien des égards exceptionnel...

NOTES

1. Selon la formule d'Eisenstein dans son *Montage des attractions* de 1924.
2. Scénographe de Warlikowski.